

Célestin et ses cousins.

Le grand départ

Noël 1914. A Sauzé-Vaussais dans les Deux-Sèvres, en cette fin d'année, le tailleur d' habits **Célestin Meunier** n'avait le coeur à fêter, ni son trente-septième anniversaire, ni la Nativité. Pourtant, il était entouré de ses proches, de son épouse Irma et de son fils Lucien. Même sa belle-mère Alphonsine Deslandes était là, car elle avait fui les armées allemandes qui avaient atteint le Beauvaisis où elle demeurait habituellement. L'atmosphère était emplie de tristesse. Toute la famille pleurait la perte du frère de Célestin, **Alexandre Meunier** qui était mort à l'hôpital de Cherbourg, le 11 novembre précédent, des suites de ses blessures. Il avait été grièvement blessé en Belgique. (1)

La conversation tournait principalement autour des hommes de la famille qui devaient partir à la guerre. Célestin, lui, ne savait toujours pas où il serait affecté, vue son infirmité. En effet, comme il souffrait de surdité, séquelle d'une méningite qui l'avait terrassé dans son enfance, il avait été exempté de service en 1897, lors de son recensement militaire. Néanmoins, il venait d'apprendre qu'il avait été classé dans le Service Auxiliaire et qu' un jour ou l'autre, il participerait à sa manière à l'effort de guerre. (2)

A la demande d' Irma, Célestin se mit à faire le point sur ses parents susceptibles de faire la guerre. Irma voulait tout savoir. Par quel degré de parenté son époux était-il lié à ces cousins? Combien de fratries y avait-il? Où demeuraient ces hommes et leur famille? Que faisaient-ils dans la vie? Qui était en âge de partir à la guerre? Célestin commença une liste en écrivant p le-m le les noms de ses cousins-germains, ceux de ses cousins issus-germains et même ceux des cousins par alliance. Il expliqua que certaines fratries étaient restées group es et vivaient ensemble dans le Poitou et que d' autres avaient plus ou moins éclaté, au gré du travail qu'elles avaient trouvé.

A Sauz -Vaussais, habitaient deux frères *Richard*, fils du cousin Charles. C'étaient l'épicier *Eugène* et l'imprimeur *Charles*, tandis que leur jeune frère *Ernest* demeurait depuis peu à Chef-Boutonne. Quant au capitaine *Henri Peneau*, un cousin très éloigné appartenant à la branche Martin, natif de Sauz , il se trouvait au Maroc occidental quand la guerre avait éclaté.

Dans leur ferme de la Petite Coudre,   Mair -Lévescault travaillaient ensemble, *Jean-Baptiste Piard* et son beau-frère *Pierre G mot* qui s'occupait surtout du bétail. Aux Ormeaux, autre hameau de Mair , vivaient les cultivateurs *Charles Périneau*, l'époux de Célestine Piard et *Olivier Lhoumeau*, le mari d'une autre cousine Victorine Piard. A Mair  encore, *Lucien Audinet* atteint de tuberculose pulmonaire aidait de son mieux ses parents à la ferme. Quant à son frère aîné, *Louis Audinet*, il travaillait la terre à Clussais, dans la commune voisine, là-même où exerçait le maréchal-ferrant *Victorien Piard*.

A La Chapelle-Pouilloux, vivaient les cousins-germains *André et Eugène Meunier*, les deux fils de l'oncle Edouard, ainsi qu' *Auguste Meunier*, celui de l'oncle François. Mais Célestin ne pensait pas qu'ils partiraient à la guerre, vue leur extrême jeunesse ou leur état physique: le mercier *Eugène* avait déjà été exempté car il souffrait de bronchite chronique bacillaire et avait une tumeur maligne au coude gauche. Dans le même village, demeurait le cultivateur *François Sardet*, un des fils de sa tante Marie Meunier, alors que son frère *Alexandre*  tait employé de chemin de fer dans les environs de Melle. Près d'eux, vivaient les trois frères *Richard*: les cultivateurs *Alexandre* et *Théophile* qui aidaient leurs parents à tenir la ferme familiale, tandis que le benjamin *Charles*  tait cantonnier au village de temps à autre.

A Melleran, il y avait les deux *Eugène Richard*: le père, qui était cordonnier et le fils qui travaillait dans la maçonnerie. Pour le père, le plus  g  de tous les cousins mobilisés de la famille, la guerre fut de courte durée. En effet, il ne fit que deux jours de guerre au mois d'août 1914 à la caserne Rivaud   Poitiers, comme conducteur d'animaux requis, avant de retourner chez lui. Au même village, avait travaillé comme garde-champêtre un cousin issu de la branche Richard, *Olivier Babin* avant d'emménager à Bordeaux.

A Limalonges, dans un village voisin de Sauz , demuraient encore chez leur mère, les fils d' Alexis Piard: le jardinier *Léon Piard* et son très jeune frère *Marcel-Henri*. Quant   *Eugène*, leur frère aîné, il était cultivateur   Sonnac, près de Matha en Charente-Inférieure. Trois de leurs cousins-germains, enfants de Baptiste Piard vivaient dans le département voisin de la Vienne. Deux d'entre eux étaient en âge de partir à la guerre: c'étaient *Léopold* qui travaillait dans les voitures à Charroux et *Anatole* qui cultivait   Genouillé. Le troisième frère, *Baptiste Piard*   peine  g  de quinze ans, partirait-il?

Le cousin *Célestin Richard* cultivait   Linazay, dans les environs de Sauz , tandis que son frère *Florentin*, l'ancien maréchal-ferrant avait trouvé un emploi dans les chemins de fer à Matha en Charente-Inférieure.

A Exoudun, le serrurier *Henri Chataignon*, le fils de la tante Marie Piard, avait été réformé définitivement le 13 septembre 1914, parce qu'il souffrait d' une lésion organique du coeur. A Melle, était domicilié le militaire de carrière, *Jules Piard*, double-cousin pour Célestin puisqu'il était à la fois un cousin issu-germain et le mari de sa cousine germaine Marie-Louise Ch taignon.

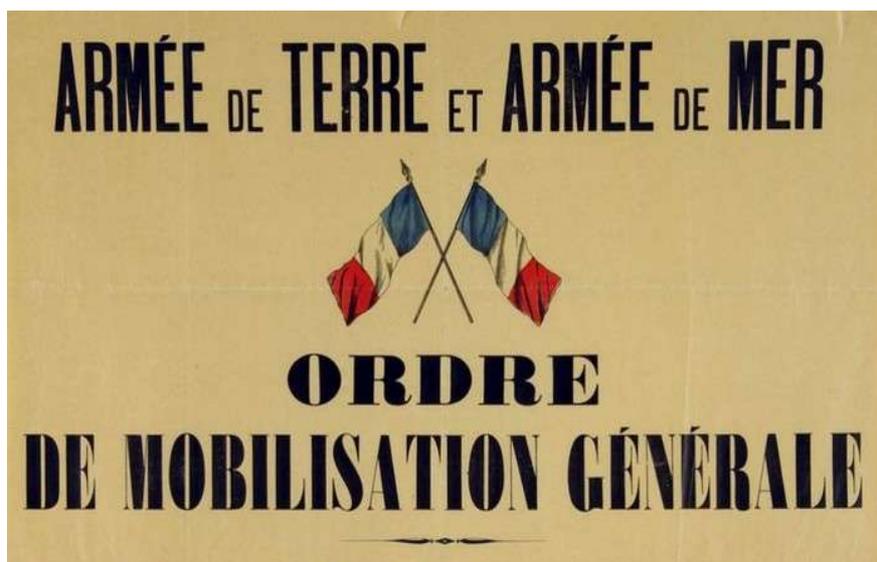
Célestin n'oublia pas de signaler le cousin *Joseph Richard* qui était instituteur à Saint Vincent-la-Châtre, dans un village situé près de Melle.

A Chef-Boutonne, vivaient deux cousins issus de la branche Richard: le gendarme *Eugène Dellezay* et son frère cadet *Chéri Dellezay*. En fait, Célestin était sûr qu' Eugène ne partirait pas à la guerre car il avait été réformé pour raison de santé.

De l'autre côté de Chef-Boutonne, à Loubillé, deux petits-fils de Germain Piard, les frères *Alexis et Victor Babin* exerçaient leur métier de cultivateur.

Ensuite, le tailleur Célestin cita d'autres cousins qui vivaient en région parisienne, tel son cousin-germain *Henri Piard*, le fils de l'oncle Pierre, qui avait trouvé un emploi dans les chemins de fer et qui habitait à Noisy-le-Sec ou bien *Louis Piard* qui était jardinier à Versailles. En fait, celui-ci n'avait pas été mobilisé ayant été " Affecté Spécial " dans son emploi civil, à savoir dans les postes. Célestin signala la présence de deux beaux-frères, les époux des soeurs Marie et Berthe Piard: *Eugène Brenner* alors employé de chemin de fer et *Félix Talbot*. A Paris-même, demeuraient deux frères *Piard*, natifs de Sauzé, l'horloger *Auguste* et le porteur de journaux *Théophile*. Quant au cousin *Eugène Courgnault*, employé aux chemins de fer lui aussi, d'abord exempté de service pour une raison inconnue, il savait qu'il devrait partir, mais ignorait encore sa future affectation.

Une fois la liste finie, Alphonsine et Irma la consultèrent. Au total, elles dénombrèrent onze Richard, treize Piard et une quinzaine d'autres noms qui leur étaient plus ou moins connus. Pour leur faire comprendre pourquoi elles avaient compté autant d'hommes portant ces patronymes, Célestin rappela que la famille Meunier était issue de deux branches originaires de Clussais-la-Pommeraiie. Les ancêtres Richard avaient élevé au moins sept enfants dont six fils, lesquels à leur tour avaient eu une nombreuse descendance. Les Meunier avaient été moins prolifiques. Célestin expliqua que du côté maternel, les ancêtres Piard avaient donné naissance à six garçons à Mairé-Lévescault. Tous avaient eu des enfants et de nombreux petits-enfants dont une dizaine de fils en âge d'aller à la guerre.



Fin 1914 . Premiers combats, premières victimes.

Les Allemands, après avoir envahi la Belgique pourtant neutre, s'avançaient de plus en plus dans le nord de la France alors que les armées françaises les attendaient le long des frontières de l'Est. Aussi, la Lorraine fut la première destination des plus jeunes parents de Célestin, jugés aptes à faire la guerre. Malheureusement, la percée française dans cette région fut un échec et les armées françaises durent se replier derrière la Meuse.

Victorieuses, les troupes allemandes avaient atteint Beauvais, Meaux, Coulommiers, Vitry-le-François. Cependant, du 6 au 13 septembre, les Français et les Anglais parvinrent à les stopper par la contre-offensive de la Marne, grâce aux renforts de troupes amenées sur place par les taxis parisiens. C'est pendant cette bataille de la Marne, à Baconnes que le 14 septembre, fut blessé le cousin de Genouillé, *Anatole Pard*. Puis, du 10 octobre au 10 novembre, Allemands et Anglo-Français cherchèrent à se déborder par l'ouest: ce fut la course à la mer. Le front se stabilisa enfin, de la Mer du Nord à la Suisse.

La guerre en Belgique fut si meurtrière que bientôt, il fallut faire appel aux réservistes qui attendaient dans leur caserne que l'on fit appel à leurs services et mobiliser de nouvelles recrues. C'est pourquoi, le 17 décembre, trois cousins de Célestin, furent incorporés malgré leur extrême jeunesse. Ainsi, *Jean-Baptiste Piard* quitta sa ferme de Mairé pour rejoindre la Belgique et le cantonnier *Charles Richard* partit également pour les

Flandres belges. Quant à *Eugène Richard*, le maçon de Melleran, ajourné pour faiblesse dans un premier temps, il fut quand même incorporé, mais ne gagna le front, en Artois, qu' au début du mois de mai 1915.

Bien sûr, en cette fin d'année 1914, tous les Français s' inquiétaient de la tournure que prenaient les événements. Où se trouvaient donc leurs hommes? Étaient-ils encore en vie? Comment le savoir? Les nouvelles du front étaient si rares et si peu fiables. Ce que les proches de Célestin ignoraient, c'est que deux des leurs avaient déjà quitté ce monde. Tous deux, appartenant au 125ème RI de Poitiers, avaient combattu en Lorraine, puis avaient participé à la bataille de la Marne. C'est là que disparut, probablement le 8 septembre à Connantray, **Théophile Richard**, le deuxième frère cultivateur de La Chapelle-Pouilloux. Les pertes de ce régiment avaient été si importantes lors de cette bataille qu'il fallut attendre le mois d'avril 1916 pour avoir une confirmation officielle de son décès. (3)

Dès la fin octobre, les proches de Célestin s'étaient retrouvés à répondre aux attaques allemandes en Belgique. Début novembre se déroulèrent là, de féroces combats au corps à corps. Il faut rappeler que c'était dans les rues de Zillebecke qu' *Alexandre Meunier* avait été mortellement blessé, le 4 novembre, lors d' une contre-attaque de son régiment, le 68ème RI C'est à Saint Julien, près de Poëlcappelle, que le 7 novembre était blessé le mécanicien de Charroux, *Léopold Piard* qui était à peine remis de sa première blessure reçue en Lorraine à la fin août. Au même endroit, le 10 novembre, disparut le sergent **François Sardet**, le cultivateur de La Chapelle-Pouilloux. Lui aussi sera déclaré avoir été "tué à l'ennemi" en mars 1916 seulement, mais sa dépouille sera inhumée dans le cimetière d'Ypres (4)

1915. La guerre des tranchées.

En 1915, des deux côtés du front, les belligérants se retrouvèrent enlisés dans une longue guerre d'usure, celle des tranchées. Cependant en maints endroits, ils se combattirent sans cesse avec une extrême violence.

Au début de l'année, les combats dans les Flandres belges furent fatals pour trois cousins de Célestin. **Félix Talbot**, l'époux de la cousine Berthe Piard, fut "tué à l'ennemi" le 14 janvier 1915 devant Zonnebecke.(5)

Le 29 janvier, *Théophile Piard*, le porteur de journaux parisien, fut blessé non loin de là, à Hooge. Atteint au coude droit et au poignet gauche par un éclat d'obus, il fut évacué à l'hôpital de St Maurice près de Paris où il resta jusqu' au 1er avril. Il ne repartit au front, en Artois, qu'au début du mois de juin.

Le 5 février, c'était au tour de l'instituteur **Joseph Richard** qui avait tout juste trente-six ans, d'être "tué à l'ennemi" au Polygone de Zonnebecke. Ayant d'abord oeuvré dans les camps retranchés de l' Est parisien, il était monté au front trois semaines auparavant pour relever les soldats qui combattaient dans la région d'Ypres depuis novembre.(6)

Peu après, Célestin Meunier, fut appelé à rejoindre le 4ème Régiment de Dragons à Saint Benoît dans la Vienne. Il arriva au corps le 27 février 1915. En fait, il resta toute la guerre à l'arrière et n' alla jamais aux armées. Quelles furent ses activités dans ce régiment de cavalerie dont le casernement habituel se trouvait à Commercy ou à Sézanne? Sans doute gardait-il les dépôts de munitions, de matériel ou de vivres.

Pour son cousin *Alexis Babin*, la guerre dura à peine cinq mois, puisque mobilisé au 68ème RTI en mars 1915, il fut réformé à Laval, au mois d'août, pour épilepsie.

Même si les tranchées ne changèrent guère de positions et si les échanges de tirs restèrent stériles, les soldats se montrèrent souvent âpres au combats. C'est ainsi que le jardinier *Léon Piard* se distingua à l'attaque d'une tranchée le 8 avril 1915 au Chemin des Dames. Pour cette action, il fut cité à l'ordre de son régiment, le 6ème RI.

En mai, la bataille faisait rage en Champagne. Aux combats des 15 et 16 mai, à Ville-sur-Tourbe, l'horloger parisien *Auguste Piard*, caporal depuis peu, se fit particulièrement remarquer "*par sa grande vaillance et par son exemple sur ses camarades*". Cette action lui valut d'être cité à l'ordre de son régiment, le 3ème Rgt d'Infanterie Coloniale et de mériter la croix de guerre étoilée de bronze.

A la même époque, de sanglants combats eurent lieu en Artois. Depuis la fin avril, le 125ème RI de Poitiers participait à la guerre des mines et menait de terribles combats dans les alentours d' Arras. Ainsi, à Loos, le 11 mai 1915, un certain nombre de soldats furent portés disparus. Ce fut le cas du cousin **Jean Anatole Piard**, le jeune paysan de Genouillé. Son décès sera fixé à ce jour par le Tribunal de Civray en 1921. (7)

C'est au Mont Saint Eloi, près d' Arras, que le cantonnier *Charles Richard* fut blessé, le 30 mai. Un éclat d'obus l'avait atteint à la jambe droite. Il fut évacué par ambulance à Aubigny, puis transporté à l'hôpital de Bordeaux où il resta jusqu'au 14 septembre. Après une longue convalescence à Tours au dépôt de son régiment, il ne repartit sur le front, en Artois, qu' en mars 1916. C'est en Artois également, que fut blessé *Eugène Richard*, la nouvelle recrue de Melleran. Son régiment défendait la cote 140 à Neuville St Vaast, quand il fut blessé à la tête le 16 juin. Deux jours plus tard, on l'évacuait à Châteauroux, puis à l'hôpital de Châtellerault, où il séjourna jusqu' à

la fin septembre. Il resta à Châtellerauld où casernait son régiment, le 32ème RI, encore dix mois, sa blessure à la tête étant relativement grave. Il ne reprit le combat, qu' un an après avoir été blessé, en juillet 1916, en Champagne, au nord de Suippes.

En septembre et octobre, la bataille de la Champagne vit de nombreuses pertes de chaque côté, en particulier à Tahure. C'est en Champagne que *Jean-Baptiste Piard*, le 13 octobre 1915, reçut une balle qui le blessa au pied gauche.

Désormais, en cette fin d'année 1915, ils étaient vingt-neuf membres de la famille de Célestin à participer au conflit mondial. *Alexandre Sardet* et *Florentin Richard* oeuvraient dans leur section de chemin de fer. D'ailleurs, ces deux-là restèrent à leur poste jusqu'à la fin de la guerre. Les cousins plus âgés, les employés de chemin de fer *Eugène Brenner* et *Eugène Courgnault*, les cultivateurs *Charles Périneau*, *Célestin Richard*, *Victor Babin*, *Chéri Dellezay* et *Olivier Lhoumeau*, l'épicier *Eugène Richard* incorporés aux régiments territoriaux d'infanterie étaient occupés entre autres, à surveiller les points stratégiques et les camps retranchés. Enfin, les plus jeunes, séjournaient au front ou bien se refaisaient une santé à l'arrière.

1916. L'enfer de Verdun.

En 1916, les Allemands décidèrent d'attaquer les Français à Verdun en raison de la fragilité de sa défense. Brusquement, le 21 février 1916, ils lancèrent une terrible attaque. Les Français présents à cet endroit depuis le début de la guerre, ne s'attendaient pas à cela, même si les nombreux tirs ennemis avaient donné un avant goût de l'enfer qui allait suivre. C'est lors de ces travaux de préparation ennemie que s'illustra le sous-lieutenant *Jules Piard*, chargé d'une section au 277ème RI qui effectuait depuis peu des travaux de défense de Verdun. Selon la citation qu'on fit de lui, Jules était un "*Chef de section énergique, courageux, plein d'entrain et de fougue. Les 14, 15, 16 février 1916, son capitaine ayant été blessé au début de l'action, il avait rassemblé et maintenu les éléments de sa compagnie décimée par un feu violent d'artillerie*".

Pendant quatre jours, un ouragan d'acier s'abattit sur les lignes françaises depuis Malancourt jusqu'aux Eparges. Les tranchées subirent des tirs massifs. Les forts et les villages à l'arrière furent écrasés par les gros calibres et les voies de communications coupées par des tirs spéciaux.

Par la suite, la défense française s'organisa. Le Général Pétain institua une "Voie sacrée" entre Bar-le-Duc et Verdun qui permit d'acheminer des renforts, de ravitailler les tranchées et de renouveler les combattants, de jour comme de nuit. C'est alors qu'il y eut besoin de faire monter dans ce secteur toutes les troupes disponibles. Entre février et avril, les effectifs mobilisés à Verdun passèrent de 230 000 à 584 000 soldats. C'étaient près des 2/3 de l'armée française qui participaient à la bataille. Malgré cette défense française, les Allemands parvinrent à prendre d'autres lieux symboliques. Ensuite, l'équilibre des forces conduisit à un massacre quotidien, remplissant les tranchées de cadavres, détruisant les villages entiers, incendiant les forêts environnantes...

Au moins une dizaine de cousins de Célestin connurent l'enfer à Verdun, lors de cette bataille qui dura dix longs mois. Parmi eux, le cantonnier *Charles Richard*, blessé à la jambe l'année précédente, qui rejoignit le front en mars 1916 et fut aussitôt plongé dans la bataille, à Fleury /s Douaumont. Là, le 1er mai, il fut blessé par un éclat d'obus. Souffrant d'une plaie longue dans la région thoracique gauche, il fut aussitôt évacué vers un hôpital de la zone des armées. Trois jours après, il entra à l'hôpital à Bourg-les-Valières où il resta jusqu' au début juillet.

En avril-mai, à la cote 304 et sur les pentes d'Avocourt se trouvaient les fantassins du 125ème RI. Parmi eux, le cousin de Charroux *Léopold Piard* fut remarqué par son comportement courageux en ces termes: "*Le 16 mai 1916, ses trois camarades brancardiers et le blessé qu'ils portaient ayant été tués par un obus, il est venu immédiatement demander à son capitaine de réorganiser une équipe et a continué aussitôt de relever dans la nuit de nombreux blessés sous un bombardement violent*". Il mérita pour cet acte la croix de guerre avec l' étoile de bronze. Dans ce même régiment, à Verdun, se trouvait également le cousin par alliance *Pierre Génot*. Blessé au nez par un éclat d'obus le 22 juillet, il fut soigné à l'arrière et retrouva ses camarades en Champagne six semaines plus tard.

Encore à Verdun, le brigadier *Henri Piard* fut cité à l'ordre de son régiment, le 116ème d' Artillerie Lourde, le 5 juin 1916. Il faisait "*partie d'une équipe de téléphonistes déjà citée dans son ensemble pour son action en Champagne. Il se signala de nouveau pendant la bataille de Verdun sous un violent bombardement*".

Le fantassin *Léon Piard*, se trouvait à Verdun depuis le mois de mai, à la cote 304 quand il fut blessé le 1er septembre. Il fut alors cité à l'ordre du 6ème RI en ces termes: "*Piard Léon, bon soldat, au front depuis le début de la campagne, qui a participé aux divers combats auxquels prit partie le Régiment. A été blessé le 1er septembre 1916 dans un secteur violemment bombardé*". Une fois rétabli, il retourna à Verdun où il resta jusqu' en octobre 1918.

Entre octobre et décembre 1916, les Français reprirent les positions gagnées par l'ennemi. Enfin, le 18 décembre, la victoire française fut proclamée. Mais le bilan humain fut très lourd. Les violents combats de Verdun firent beaucoup de victimes, surtout dues à l'utilisation des gaz chimiques.

1916. La bataille de la Somme

Au début juillet 1916, les Allemands se détournèrent un peu de Verdun pour répondre à l'offensive franco-anglaise menée dans la Somme. Cette bataille qui dura du 1er juillet au 18 novembre 1916, fut la plus sanglante de toutes les batailles de la Grande Guerre, vus les moyens utilisés, la plus vaine aussi puisque la tentative de percée échoua. Dès le mois d'avril, les Territoriaux de l'Infanterie avaient préparé l'offensive. Parmi eux, se trouvaient les cousins de Célestin du 68ème RTI. Après avoir surveillé les environs de Compiègne, ils avaient été envoyés dans la Somme, aux environs de Péronne, pour préparer les champs de bataille, creuser ou réparer les tranchées, poser des réseaux de fils de fer, etc... Pendant l'offensive, ils avaient été engagés d'emblée sur le front, chargés d'assurer les liaisons, d'entretenir les routes et les voies ferrées, d'acheminer le ravitaillement en vivres et en munitions aux combattants qui luttaient dans les zones de combats.

Sept cousins de l'armée active sur les treize encore valides participèrent eux aussi, à cette terrible bataille. D'ailleurs, quatre d'entre eux y furent blessés ou évacués. Le premier, *Jean-Baptiste Piard* fut atteint le 13 septembre 1916 à Bouchavesnes, au nord de Péronne, par des éclats d'obus qui lui infligèrent des plaies multiples à la jambe gauche. C'était sa deuxième blessure.

Le deuxième fut le parisien *Théophile Piard*. Le 11 octobre à Sailly-Saillissel, un éclat d'obus lui infligea une grave blessure à la main droite. C'était aussi sa seconde blessure. Il fut évacué le jour-même par ambulance à l'hôpital de campagne, puis transféré au Havre où il resta jusqu'à la mi-novembre et enfin envoyé à Brest où il séjourna jusqu'en juin 1917. Après cette convalescence, il resta à l'arrière à Angers au dépôt de son régiment, puis à Tours, d'octobre 1917 à janvier 1918. Puis, il repartira sur le front à Verdun, mais comme il lui sera impossible de rester à son poste d'artilleur avec une main blessée, il sera versé dans les Services Auxiliaires à savoir dans une section d'Infirmiers Militaires.

Le troisième fut le maçon *Eugène Richard*. Revenu au front en juillet 1916, sa blessure à la tête à peine guérie, il avait suivi son régiment en Champagne et dans la Somme. Il se trouvait à Sailly-Saillissel quand le 31 octobre, il "*se conduisit très bien au feu*" comme le nota plus tard la citation le concernant. Puis, souffrant d'un oedème aux pieds, il fut évacué le 13 novembre jusqu'à l'hôpital temporaire de Saint Pol sur Mer, près de Dunkerque, en sortit le 7 décembre et retrouva ses camarades à la tranchée de Bukovine à Sailly-Saillissel.

Le quatrième fut *Alexandre Richard*, le frère aîné des Richard de La Chapelle-Pouilloux. Sous-officier au 125ème RI depuis le début de la guerre, Alexandre avait été promu adjudant le 12 mai 1916 à Verdun. Son régiment avait combattu en Champagne en juin et juillet, avant de gagner la Somme en octobre, en particulier à Sailly-Saillissel et au Bois des Bouleaux. Selon une citation que l'on fit de lui plus tard, "*il se fit remarquer par chaque action par son courage et son sang froid. Le 1er novembre 1916, a pris le commandement de la Compagnie dans des circonstances très difficiles et s'est parfaitement acquitté de sa mission.*" Il fut blessé à Morval le 15 novembre. Son action fut de nouveau remarquée et citée en ces termes: "*Le 25 novembre 1916, quoique blessé en entrant dans le secteur, est monté en ligne avec sa section et n'a quitté les tranchées que sur l'ordre formel de son capitaine. Excellent chef de section déjà cité à l'ordre de la Division au combat du 1er novembre 1916 pour sa belle conduite au feu.*"

Pendant ce temps, d'autres cousins continuaient de se battre sur les divers champs de bataille de France. C'est ainsi que le petit frère d'Alexandre, *Charles Richard*, blessé à Verdun au mois de mai, revenu sur le front à la fin août, se retrouva dans l'Aisne, au Chemin des Dames dans le secteur de Paissy. Le 15 octobre, victime d'un banal accident à Vassogne, il fut grièvement blessé aux yeux. Il fut immédiatement transféré à l'hôpital de Château-Thierry où il resta un mois. Il bénéficia ensuite d'une série d'hospitalisations à Orléans jusqu'en juillet 1917. La commission de réforme d'Orléans le jugea définitivement inapte et le classa au Service Auxiliaire en raison de la perte de la vision à l'oeil gauche. Ainsi, la guerre aux armées de Charles était terminée, mais pas celle qu'il devait mener à l'arrière.

Mais que devenait donc Célestin Meunier? Le 1er mai 1916, il était passé au 12ème Escadron du Train des Equipages Militaires, à Limoges. Dès lors, il effectuait diverses tâches relatives aux convois administratifs de l'Armée, au transport de personnel et de matériel. Sans doute s'occupait-il de l'envoi de ravitaillement, d'ambulances, de brancardiers, d'exploitants forestiers dont on avait besoin à Verdun, en Argonne, en Champagne et dans la Somme. Célestin resta à Limoges jusqu'au 19 septembre 1916. Ensuite, il fut envoyé à Angers, là où était caserné son nouveau régiment, le 6ème Régiment de Génie. Sans doute, ses activités y étaient identiques.

Début septembre 1916, son fils Lucien, pour son dixième anniversaire, recevait une carte postale typique de cette période, de la part de son parrain qui lui "*souhaitait le prompt retour de son papa*". Lucien dut attendre la fin de l'année pour embrasser son père. En effet, comme tous les combattants de l'arrière, Célestin eut droit à une permission de détente du 31 décembre 1916 au 9 janvier 1917 pour passer les fêtes du Nouvel An en famille.



Mon cher Lucien.
 Je profite de l'approche de ton 10^{ème}
 anniversaire pour te souhaiter tout
 ce qu'un bon oncle peut souhaiter de
 meilleur à son cher petit neveu.
 Je te souhaite donc bonne santé d'abord
 et bonne volonté d'apprendre bien à l'école
 et de te conduire comme un brave petit
 garçon. Je te souhaite aussi de prompt
 retour de ton papa; ce qui serait bon
 signe n'est ce pas. Je t'embrasse en
 attendant des jours meilleurs. Ton oncle
 FRANÇOIS.

1917. Au Chemin des Dames

Au début de l'année 1917, les généraux français élaborèrent un plan d'attaque conjointe avec les troupes anglaises, sur le front occidental. Les Allemands, ayant été prévenus du projet, se retirèrent afin d'économiser de nombreuses divisions. Le Général Nivelle dut modifier son projet et concentrer son attaque sur le Chemin des Dames, barrière naturelle qui domine la vallée de l'Ailette au nord et celle de l'Aisne au sud, secteur qu'il estimait être mal défendu par l'ennemi. Dès janvier, il fit développer les voies de communication, acheminer de grosses quantités de matériel et de vivres, répartir les régiments de l'armée active de part et d'autre du futur champ de bataille qui s'étendait du massif de St Gobain à l'Ouest, jusqu' aux forts de Reims à l'Est. Quelques régiments territoriaux furent envoyés à l'arrière pour préparer l'offensive. D'autres restèrent sur les anciens champs de bataille pour identifier et inhumer les soldats morts, récupérer le matériel, les armes et les munitions abandonnés sur place. Par contre, pour organiser les services de santé, il fit prélever sur ces régiments territoriaux, de nombreux soldats disponibles. C'est ainsi que le 26 janvier 1917, plus de quatre cents soldats quittèrent le 68ème RTI qui se trouvait alors dans la Somme pour rejoindre les services sanitaires. Parmi eux, *Charles Périneau* et *Célestin Richard* qui passèrent à la 8ème Section d' Infirmiers de la 8ème Armée. Pour Charles, le plus âgé de tous les cousins de Célestin, la guerre se termina le 10 novembre suivant, quand détaché à l'agriculture, il put revenir dans sa ferme à Mairé-Lévescault. Quant à Célestin Richard, il suivra la 8ème Armée jusqu' à la fin de la guerre.

Le déclenchement de l'offensive au Chemin des Dames, le 16 avril 1917, ne fut aucunement une surprise pour les Allemands, car avertis par des prisonniers, ils avaient amélioré leurs positions en plaçant davantage de mitrailleuses et aménagé des abris dans les nombreuses grottes du secteur. Pendant six semaines, par assauts successifs, les Français tentèrent vainement de conquérir le site.

Au moins six cousins de Célestin prirent part à cette offensive, en particulier dans le secteur situé au nord de Reims, aux environs de Berry-au-Bac, point stratégique où l'Aisne doublée du canal des Ardennes est rejointe par le canal de la Marne.

Dès le premier jour de l'offensive, à Berméricourt, *Jean-Baptiste Piard* fut blessé au poignet gauche par un éclat d'obus. Mais cette troisième blessure ne l'empêcha pas de poursuivre son action au sein du 35ème RI.

Pierre Génot était dans ce même secteur, à Moronvillers, village situé à une vingtaine de km de là, quand il reçut un éclat d'obus à la tête. Immédiatement évacué, il vécut la suite de la bataille à l'arrière, jusqu' au 8 août, jour où il retrouva son régiment en Lorraine. Cette blessure sera évoquée ultérieurement dans une citation en ces termes: "*Bon soldat ayant toujours accompli son devoir, a été blessé deux fois le 22 juillet 1916 et le 12 mai 1917*".

Quant à *Auguste Meunier*, le jeune cousin-germain de Célestin et cultivateur de La Chapelle-Pouilloux, après avoir été ajourné en 1915 pour faiblesse, il avait été quand même incorporé en août 1916. Il partit en renfort sur le front, le 13 mars 1917, au mont Sapigneul, près de Berry-au-Bac. Une semaine plus tard, il était évacué malade à l'hôpital de St Dizier car il avait la rougeole. Trois semaines après, il retrouvait son régiment dans les

environs de Berry et participait dès le 27 avril aux combats à la Miette. Mais le 26 juin, il fut de nouveau évacué à l'hôpital de St Dizier. Cette fois-ci, il souffrait d'arthrite rhumatismale au pied gauche et de tachycardie. Ensuite, il fut hospitalisé à Vichy puis à Roanne jusqu'au début novembre 1917. Il fut ensuite classé au Service Auxiliaire, mais jugé apte à faire campagne. Alors, il retourna au front en décembre, dans l'Aisne précisément. Déclaré définitivement inapte à partir des armées en février 1918, il put finir la guerre à l'arrière, à Blois où était basé son régiment.

Le cousin *Chéri Dellezay* de Chef-Boutonne se trouvait justement dans l'Aisne, à l'ouest du Chemin des Dames, à Vauxeillon, quand il fut blessé le 22 août 1917. Il fut aussitôt évacué vers l'hôpital de la zone armée et y resta jusqu'au 15 septembre. Ensuite il retourna au front dans les environs de St Quentin avec sa compagnie du 262^{ème} RI.

Un autre cousin de Célestin se trouva engagé avec certitude dans cette sanglante bataille. C'était *Eugène Richard*, le maçon de Melleran qui, avec le 68^{ème} RI, combattit dès le début de l'offensive dans la vallée de l'Aisne au bois de Beaumarais et à Concevreux, puis sur le Chemin des Dames à Hurtebise et à la Caverne du Dragon. Son action à Craonne fut "particulièrement remarquable".

L'histoire du capitaine **Henri Louis Peneau** fut un peu différente. Cet officier de Sauzé, en provenance du Maroc, avait débarqué à St Malo en novembre 1916, puis avait rejoint le 247^{ème} RI dans le secteur de Perthes et de Hamon, aux environs de Suippes. Après un passage à Verdun à la mi-mars où il essuya des bombardements allemands, son régiment ayant été relevé le 15 avril, il partit en Argonne en direction des camps Drouot et Davoux près de Nixeville, situés entre Verdun et Sainte Ménéhould. C'est alors qu'il fut blessé le 17 avril, à savoir le deuxième jour de l'offensive. Il mourut le 22 avril, de ses blessures, dans l'ambulance qui l'évacuait à Mourmelon-le-Grand, dans la Marne, au sud-est de Reims. Pour l'ensemble de ses actions, une étoile de vermeil et une palme lui furent attribuées.(8)

1917. Les mutineries

Cette bataille au Chemin des Dames se solda par un échec cuisant, car le front allemand ne céda pas. En un mois, plus de 270 000 soldats français périrent. L'échec de cette offensive eut pour conséquences immédiates, les mutineries qui éclatèrent en mai et en juin, un peu partout sur le front. Les mutins se révoltèrent non pas contre le fait de combattre en lui-même, mais plutôt contre les conditions de combat. Ils restèrent dans leur cantonnement, refusèrent de monter en ligne inutilement, insultèrent même les officiers qu'ils jugeaient incompetents.

Des cousins de Célestin, prirent-ils part à ces mutineries? Nul ne le sait. En tous cas, l'un d'entre eux a très certainement côtoyé des mutins. Il s'agit de *Marcel-Henri Piard*, le plus jeune des frères de Limalonges. Il avait été exempté de service militaire à deux reprises parce qu'il souffrait de troubles cardiaques. En mars 1917, besoin de troupes fraîches oblige, il avait été quand même mobilisé, mais affecté au Service Auxiliaire. Le 10 mai, il fut alors incorporé aux 17^{ème} et 18^{ème} Régiments de Chasseurs à Pied. Il partit aussitôt les rejoindre dans l'Aisne, au Chemin des Dames. Seulement voilà, où exactement? En mai, le 17^{ème} RCP se trouvait à l'extrémité occidentale du Chemin des Dames, du côté du moulin de Laffaux et de Filain, tandis que le 18^{ème} élaborait de nouvelles techniques de combat avec les chars d'assaut, à l'opposé, aux environs de Berry-au-Bac. Or, les 2 et 3 juin, eut lieu une mutinerie massive au sein du 17^{ème}: les mutins ne se présentèrent pas au rassemblement juste avant de monter à l'attaque. Quant au 18^{ème}, lui aussi connut ses mutineries: à Saint Mihiel, le 3 août, 400 chasseurs de ce régiment abandonnèrent leur cantonnement. Ils devaient remonter en ligne la nuit suivante à la cote 304.

Ainsi sur l'ensemble du front en 1917, les mutins furent punis plus ou moins sévèrement. Il y eut quand même plus de cinq cents condamnations à mort dont une cinquantaine effective. Pétain tenta de mettre fin au mécontentement des soldats en améliorant leur vie quotidienne et en réorganisant le rythme des permissions. Néanmoins, pour tous les soldats rescapés de l'offensive, la guerre était loin d'être finie! La "chanson de Lorette" devenue depuis la "chanson de Craonne" fleurissait désormais sur bien des lèvres...

Certains cousins de Célestin ne participèrent pas à l'offensive de Nivelle dans sa totalité. Ce fut le cas de l'artilleur *Louis Audinet* qui oeuvrait sur le front, essentiellement en Argonne, depuis le début de la guerre. Ce dernier fut évacué à l'arrière du 8 avril au 16 mai: il avait inhalé des gaz toxiques qui provoquèrent un emphysème pulmonaire bilatéral dont il souffrit jusqu'à la fin de ses jours.

Lors de cette offensive de Nivelle, quelques cousins n'étaient pas montés aux armées, les uns étant en convalescence, les autres bénéficiant d'un congé bien mérité. C'était le cas de l'artilleur *Henri Piard* qui resta en campagne simple à partir du 16 avril, à savoir du premier jour de l'offensive, jusqu'à la mi-septembre 1917. Une énigme subsiste encore à son sujet. Pourquoi fut-il cassé de son grade de caporal, le 23 juin? S'était-il montré "coupable d'absence à son poste"? Avait-il contesté des ordres de ses supérieurs? Néanmoins, peu après, on le changea de régiment et on l'envoya aussitôt au front, à Verdun!

Fin 1917. Vie à l'arrière.

Célestin stationnait à Angers depuis le mois de septembre 1916, quand le 4 mars, le Général commandant la 9ème région basée à Tours ordonna son affectation par permutation au 32ème RI, caserné à Châtellerault. Dès le 18, le tailleur prenait ses fonctions à Châtellerault, mais pour quoi faire exactement? Tandis que ses jeunes cousins se battaient sur le Chemin des Dames, en Lorraine ou à Verdun, il eut droit à deux permissions de détente. La première, du 22 au 28 avril et la deuxième, du 5 au 11 août 1917. De cette permission, il rapporta un souvenir, la photographie de sa famille prise aux Brousses devant la maison parentale. Sur ce cliché, il est facile de reconnaître sa nièce Jeanne Tomasi et sa belle-soeur Ernestine, l'épouse de l'horloger parisien François Tomasi. Ces deux femmes passaient souvent quelques jours de vacances dans le Poitou, chez Célestin et Irma.

De retour à Châtellerault, Célestin sollicita une place de maître-tailleur pour l'armée, si possible dans la 9ème région, à Poitiers. A l'avis favorable du capitaine Bronnet était joint un certificat de bonne conduite et un état de service. Un tailleur d'habits pouvait être détaché hors du dépôt pour occuper un emploi spécifique, mais pour cela, il devait continuer d'appartenir à un régiment précis, en l'occurrence au 32ème RI. Mais Célestin n'ira pas à Poitiers. Il restera jusqu'à la fin de la guerre à Châtellerault, à tailler des uniformes pour les officiers de l'armée.

Il bénéficia d'une troisième semaine de permission de détente et put retrouver sa famille à Sauzé-Vaussais, du 5 au 11 décembre 1917. A cette occasion, il dut avoir d'avantage de nouvelles de sa nièce Jeanne qui s'était mariée à Paris le 24 novembre précédent avec son cousin issu-germain, l'horloger parisien *Auguste Piard*.

Mais au fait, qu' était devenu ce caporal depuis ses héroïques combats de mai 1915 en Champagne? Il avait été évacué malade, en septembre. Quelle était donc cette maladie, suffisamment grave pour lui éviter un envoi sur le front pendant plus de deux ans, mais pas trop gênante pour lui permettre de poursuivre sa modeste carrière militaire à l'arrière? Une maladie tropicale, attrapée lors de la campagne au Tonkin qu' il fit en 1913 ? Une maladie nerveuse ?

Ensuite, il oeuvra à Rochefort ou à Marennes dans une des villes où était basé son régiment, le 3ème RIC. Il séjourna en Charente Inférieure toute l'année 1916 et même en 1917 jusqu'à la fin du mois de septembre. Là, il gagna Bordeaux où était caserné son nouveau régiment, le 7ème RIC. C'est alors qu' il monta à Paris pour épouser Jeanne Tomasi, le 24 novembre. Mais il ne revint pas à temps au dépôt de Bordeaux. Le 29 janvier 1918, il fut alors condamné en appel à un an de prison par le Conseil de Guerre de la 18ème Région Militaire pour avoir été "coupable d'absence à son poste". Cette condamnation fut modifiée et Auguste fut simplement cassé de son grade et remis soldat de 2ème classe. Le 2 février 1918, il passa au 53ème RIC, sommé de repartir au front deux semaines plus tard. C'est avec ce régiment qu'il terminera la guerre, en Lorraine d'abord, puis dans la Marne.

Mars-juillet 1918. La bataille de France

Au cours de l'année 1918, deux événements mondiaux qui s'étaient produits l'année précédente, l'entrée en guerre des USA et la révolution en Russie, eurent une grave répercussion sur les combats menés sur l'ensemble des fronts. Après avoir signé une paix séparée avec la Russie soviétique le 3 mars 1918, l'Allemagne put concentrer sur le front occidental d'énormes forces et envisager une offensive en Belgique et en France. Alors, de mars à juillet, l'armée allemande agissant sous un commandement unique, déclencha une série ininterrompues d'offensives. Face à elle, ne purent résister les armées alliées constituées de troupes françaises, belges, britanniques et américaines encore à l'état embryonnaire, nombreuses certes, mais qui souffraient d'une grave lacune: elles n'obéissaient à aucune autorité commune.

La première offensive allemande, appelée aussi "bataille de l'Empereur" eut lieu dans la Somme du 21 au 31 mars. Engagée contre les Franco-Britanniques, l'armée allemande s'engouffra victorieusement en Picardie entre Amiens et Montdidier. La deuxième, victorieuse elle aussi, s'opéra dans les Flandres. Ce fut alors la bataille de la Lys qui se déroula du 9 au 20 avril, aussitôt suivie par une série d'attaques à Ypres et au Kemmel.

Pendant ce temps, les troupes françaises mettaient tout en oeuvre pour résister aux attaques ennemies. C'est alors que le 6 avril 1918, le maçon *Eugène Richard* qui se trouvait dans la Somme, près de Rumigny, fut évacué malade, car il avait attrapé les oreillons. Il fut hospitalisé à Niort jusqu' à la fin du mois. Rétabli, il retourna aussitôt au front, dans l'Oise, pour préparer la contre-offensive française dans la Somme qui répondait à l'attaque menée par les Allemands du 19 au 25 avril.

Un mois plus tard, le 24 mai, les troupes allemandes commencèrent une offensive sur l'Aisne, au Chemin des Dames, qui fut aussitôt victorieuse. Lors de leur attaque des 27 et 28 mai, le 68ème RTI qui se trouvait justement dans ce secteur depuis le début janvier, fut complètement anéanti: il perdit mille hommes dont de nombreux tués, blessés, voire même des prisonniers. Parmi ces soldats territoriaux, il y avait le cousin parisien *Eugène Brenner* qui fut cité à l'ordre de son régiment dans ces termes: " *Excellent fusillier-mitrailleur, plein de*

calme et de sang-froid pendant l'attaque allemande du 27 mai 1918. N' a cessé de faire usage de son arme sur l'ennemi qui s'avançait en nombre jusqu'à complet épuisement de ses munitions." Pour cette action, il mérita la croix de guerre avec l'étoile de bronze.

Le 30 mai, les Allemands atteignaient la Marne à Château-Thierry. Les combats continuaient d'être violents dans la partie de Champagne qu' ils venaient de quitter. C'est après avoir combattu dans la Montagne de Reims, que le 43ème Régiment d' Artillerie arriva à Chatillon-sur-Marne, dans un petit village situé sur la rive droite de la Marne entre Epernay et Château-Thierry. A cet endroit, le 1er juin 1918, décédait l'artilleur et "trompette" **Ernest Richard**, le plus jeune des trois cousins natifs de Sauzé. Il avait trente-deux ans. (9)

Du 1er au 12 juin, les troupes allemandes résistèrent sauvagement à la contre-offensive alliée, menée en Picardie tout particulièrement dans l'Oise entre Noyon et Compiègne. C'est justement aux environs de Méry-la-Bataille que l'adjudant *Alexandre Richard* se fit remarquer, selon la citation qu'on fit de lui: " *Excellent chef de section. Belle tenue au feu, s'est dépensé sans compter à l'attaque du 11 juin 1918.* " Pour ces actes, il devait recevoir la Croix de guerre avec deux étoiles d'argent et une en bronze.

Le 13 juin, le cultivateur de Clussais, *Louis Audinet*, artilleur au 269ème RAC, était évacué, sans doute victime d'inhalation de gaz toxiques ayant provoqué un emphysème pulmonaire bilatéral et une sclérose au thorax qui diminueront considérablement sa respiration jusqu'à la fin de ses jours. Après une hospitalisation à Angoulême, puis à Bordeaux, il retourna sur le front et retrouva ses camarades dans l' Aisne, près de Longpont, à la mi-août.

Fin 1918. Victoires alliées

A la mi-juillet, alors que certains Allemands continuaient leurs combats en Champagne, d'autres se heurtèrent dans l'Aisne, aux environs de Soissons à la contre-offensive franco-américaine.

Dans les environs de Soissons, au début du mois de juillet 1918, l' artilleur du 117ème RAL, *Olivier Babin* se fit remarquer par son courage, à en croire la citation qu'on fit de lui: " *Chef de pièce très courageux. la batterie étant prise, au moment d'une attaque ennemie, a fait simplement augmenter la rapidité du tir malgré la violence du feu que sa pièce subissait.* ".

Aux environs de Montdidier, à Marquivillers, le 12 août 1918, l'adjudant du 125ème RI de Poitiers où il n' avait cessé de servir depuis quatre ans, **Alexandre Richard**, l'aîné des trois frères de La Chapelle-Pouilloux fut " tué à l'ennemi". Il n'avait pas trente ans.(10)

Au nord-ouest de Soissons, se trouvait *Jules Piard*, le double-cousin de Célestin. Là, récemment promu capitaine à la tête d'une compagnie du 277ème RI, il tint vaillamment en échec l'ennemi, à en croire la citation qu'on fit de lui: " *Le 31 août 1918, chargé d'enlever une position dominante de grande importance, a réussi à y suspendre l'ennemi par la vigueur et l'habileté de son attaque. A atteint son objectif et a capturé en même temps plus de 300 prisonniers et un important matériel dont 23 mitrailleuses lourdes et un canon de 77. Le 2 septembre, blessé par deux fois, à l'attaque d'un bois, n'a passé le commandement de son bataillon qu'après avoir assuré la conquête de son objectif.* " En fait, il fut évacué le lendemain, souffrant d'une fracture du péroné, d'une blessure à l'aine droite et d'une autre au bras gauche. Dès lors, la campagne aux armées contre l' Allemagne était terminée pour lui, mais pas sa carrière militaire !

Après avoir réduit successivement les poches de Château-Thierry en juillet, de Montdidier en août et de Saint-Mihiel en septembre, les troupes alliées commandées par le général Foch remportèrent d'écrasantes victoires, obligeant les Allemands à se replier au nord de la Marne, mais au prix de nombreuses pertes humaines!

Les armées alliées avaient repris partout l'initiative dans le but de contraindre les forces austro-allemandes à une retraite générale sur tous les fronts, en particulier sur le front oriental, en Macédoine. Or, **Jean-Baptiste Piard**, le jeune cousin cultivateur de Mairé-Lévescault, blessé trois fois, passé au 148ème RI en décembre 1917, avait suivi l'armée d' Orient jusqu' en Grèce. Le matin du 15 septembre 1918, jour-même où était ordonnée une offensive générale sur Dobro Polje, Jean-Baptiste mourut au combat au massif du Sokol. Il avait tout juste vingt-trois ans. (11) Il était le dernier des parents de Célestin à "mourir pour la France", le plus jeune aussi.

A partir du 26 septembre, sur le front occidental, de la mer du Nord à la Meuse, Foch lança une vaste offensive alliée menée par douze armées. Elle se développa dans les Flandres en direction de Gand, sur la ligne de Hindenburg vers Cambrai, en Argonne vers Sedan. Alors, le 4 novembre 1918, Hindenburg décida la retraite générale sur le Rhin. Le 7, les plénipotentiaires allemands demandèrent l'armistice qui fut signé dans un wagon dans la clairière de la forêt de Compiègne, le 11 novembre 1918.



L'après-guerre

Certes, l'armistice était signé entre l'Allemagne et les Alliés, mais la Grande Guerre n'était pas encore terminée! En général, les soldats français ne commencèrent à être démobilisés qu'au début de l'année 1919. Le 9 février, le tailleur *Célestin Meunier* quitta la caserne de Châtellerault pour rejoindre celle du 125^{ème} RI à Poitiers. Là, il perçut la somme de six francs au titre de frais de déplacement pour se rendre isolément chez lui, à Sauzé-Vaussais, dans les Deux-Sèvres. Il n'est pas difficile d'imaginer la joie de sa famille à son arrivée! Néanmoins, il fallait se remettre au travail le plus tôt possible. La clientèle sauzéenne avait diminué certes, mais peu importe! Célestin était content d'être là, bien vivant et en bonne santé!

En fait, les retours des cousins s'échelonnèrent de janvier à septembre. Tous ces soldats retrouvèrent leur famille, leur domicile, leur travail. Les agriculteurs purent de nouveau soigner leurs bêtes et cultiver leurs champs, les commerçants reprendre leur négoce, les artisans s'affairer dans leur atelier et les cheminots retourner à leur poste dans les chemins de fer. Dans les années qui suivirent, quelques familles s'agrandirent. Les plus jeunes fondèrent une famille.

Si quasiment tous les cousins retournèrent à la vie civile, un d'entre eux poursuivit la carrière militaire dans laquelle il s'était engagé. Ainsi, le capitaine *Jules Piard* qui avait fini la guerre à l'arrière pour cause de blessures, fut envoyé en congé de démobilisation à Melle, en mars 1919 et continua sa carrière à Bordeaux.

Néanmoins deux jeunes cousins, qui s'étaient engagés à la fin de la guerre, continuèrent leur campagne contre l'Allemagne. Ainsi, *Baptiste Piard* de Genouillé, né en 1899 qui s'était engagé en avril 1918, après quelques mois d'hospitalisation, il suivit le 90^{ème} RI dans l'Aisne jusqu'en février 1919. Ensuite, il participa à l'occupation des pays rhénans jusqu'en juillet 1921. Quant à *André Meunier*, né en 1900, le cousin-germain de La Chapelle Pouilloux, il s'était engagé en août 1918 dans l'Artillerie Lourde. Pour lui, la guerre contre l'Allemagne ne s'arrêta pas en 1919, puisque son régiment fit partie des troupes d'occupation. A Bonn, il attrapa la tuberculose, ce qui lui valut d'être réformé en 1924.

La vie reprit ses droits. Les blessés et les malades s'occupèrent de faire reconnaître leurs maux comme séquelles de guerre. Ainsi, sur les six cousins blessés qui revinrent de la guerre, seuls trois eurent droit à une pension et une reconnaissance de leur invalidité: *Théophile Piard* pour sa blessure à la main droite, *Jules Piard* pour des séquelles de fracture du péroné et de blessures à l'aîne droite et au bras gauche. Quant à *Charles Richard*, seules ses blessures à la jambe droite et au thorax ont été homologuées. Celle à l'oeil gauche suite de l'accident subi en octobre 1916 n'a jamais pu être reconnue comme séquelle de guerre.

Deux cousins purent être pensionnés aux vues des maladies déclarées être de réelles séquelles de la guerre. *Auguste Meunier* fut réformé pour ses troubles cardiaques et l'arthrite rhumatismale du pied dont il souffrait depuis 1917. De même, *Louis Audinet*, qui avait inhalé des gaz toxiques en 1917, souffrait d'un emphysème pulmonaire bilatéral et d'une sclérose au thorax, responsables d'une bronchite chronique et d'une respiration diminuée des deux côtés.

Quant aux autres, dans quel état mental étaient-ils revenus dans leur foyer? Avaient-ils pu retrouver le sommeil? Oublier les horreurs vécues?

Sans doute, le chagrin de Célestin était toujours aussi vif quand il évoquait les dix des quarante-et-un membres de sa famille partis faire la guerre, mais qui n'en revinrent jamais, en particulier son frère Alexandre Meunier. Le tailleur de Sauzé-Vaussais pouvait remercier cette surdité qui l'avait accompagné depuis son enfance, cette infirmité qui lui avait permis de ne pas connaître le froid, la boue des tranchées, les combats au corps à corps, les assauts vains et meurtriers, le vacarme des bombardements, la peur, la mort des camarades...

*"Quand un soldat revient de guerre, il a
Simplement eu d' la veine et puis voilà..."*

Francis Lemarque

Sources

- (1) Meunier Alexandre : RM 394 // Poitiers // 1902. (AD 86), archives familiales & Mémoire des Hommes H. 930370.R
- (2) Meunier Célestin : RM 1736 // Poitiers // 1897 (AD 86) , livret militaire et archives familiales
- (3) Richard Théophile : RM 1628 // Poitiers // 1913. (AD 86) & M des H n° J. 410998.R
- (4) Sardet François Isidore : RM 347 // Poitiers // 1904(AD 86) & M des H n° J. 810172.R
- (5) Talbot Félix - Clémentin: RM 117 // Poitiers // 1905 (AD 86) & M des H n° K.081025.R
- (6) Richard Théophile-Joseph : RM 1459 // Poitiers // 1899 (AD 86) & M des H n° J. 411007.R
- (7) Piard Jean- Anatole : RM 141// Poitiers// 1911 (AD 86)& H des H n° I. 861051. R
- (8) Peneau Henri -Louis: RM 349 // Poitiers // 1892 (AD 86) & M des H n° M. 250903.R
- (9) Richard Ernest :RM 4160 // Tours // 1906 & M des H n° J. 400951.R
- (10) Richard Alexandre: RM 866 // Niort -Poitiers // 1911 (AD 79)& M des H n° J . 400431.R
- (11) Piard Jean-Baptiste : RM 1240/ Poitiers // 1915 (AD 86) & M des H n° I. 861052.R & Etat Civil de Mairé-Lévescault. Décès de 1919